

# RÉCEPTION de René LE CAPITAINE

---

Docteur REIGNIER décembre 1971

A l'instant de m'adresser à vous, Messieurs, j'éprouve le besoin de m'abriter derrière certaines vies et une bouche d'ombre, une bouche d'où pleuvaient soleil, clarté d'incendie et carnages.

Je ne puis vous parler à visage découvert.

Une incontinence de cœur pourrait me ridiculiser, une faiblesse de langage me trahir.

J'ai besoin d'évoquer des hommes de recherche, de grande lecture comme Monsieur Cordonnier- Détry, mon prédécesseur à ce siècle dont la somme d'études m'eût dix fois écrasée, une seconde personne à la vocation féroce, un héros de la langue, enfin, dont les mots restent debout, après 28 siècles, comme les pierres millénaires.

Entreprise saugrenue qu'une tentative d'expression à travers deux, trois personnages mais, j'ose vous le demander, qui, un soir, un après-midi comme celui-ci, n'a pas mendié la monnaie truquée des récits, bu secrètement l'alcool brûlant des images, ce punch qui fait flamme de la solitude, pour s'apercevoir ensuite qu'à pas lents, sans le savoir, il pénétrait dans sa vérité ?...La vérité qui laisse des empreintes de sang sur le parquet.

Des empreintes de cette sorte, elles restent dans la sciure d'une médiocre épicerie du Mecklembourg, au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, derrière un adolescent glacé dont je veux immédiatement vous entretenir.

Il vient de descendre de sa soupenne, frissonne dans son tricot trop grand et commence à moudre, moudre des pommes de terre, qui distillée, s'écouleront en schnaps. Il souffre d'une déchirure lancinante entre les côtes et il parle....Depuis que sa mort a creusé à la gouge les joues de sa mère, atrocement cambré ses pieds nus, depuis ce matin où, garçonnet il a vu s'éloigner, encadrée d'hommes noirs celle qui était bonheur du jour, sécurité de la nuit, fruit fondant en sourire pour célébrer amoureusement son nom : « Heinrich... », il parle seul...

Sous la pâleur verte des nuages de la Baltique, le convoi disparu à fait un trou dans l'horizon par où se vident les rigoles du ciel, s'enfuit la dernière vigueur de la terre ; un trou qui ne s'est jamais bouché.

Que dit-il à un père lointain,

Qu'il n'a pas trop mal .non ...pas trop. Qu'il sait l'écroulement des ressources et l'hostilité familiale à l'origine de la dispersion des orphelins. Qu'il a apprécié les efforts de son oncle le Révérend pour l'héberger et aider sa scolarité mais il aboutit toujours à la même constatation : Père il n'est pas comme nous. Il ne s'est jamais passionné pour la jambe du bandit moyenâgeux qui sort de sa tombe, couverte de son bas noir, pour la dame blanche émergeant à minuit de l'étang. Surtout il réfute la légende du chevalier – brigand qui fit fendre la colline d'Ankershagen pour enfouir son fils tué durant une poursuite. Au petit corps déposé là, au creux de la terre, dans un berceau d'or, il ne croit pas que le père ait déclaré eu pleurant : « Le temps te gardera... » Il ne sait pas, le révérend, il n'a pas lu comme nous...

## NOUS

Heinrich associe le pasteur Schliemann, son père, à ses monologues comme il l'a associé à ses vertiges d'enfant. Nous durant le jeune âge condense l'envoûtante complicité du fils et du père, complicité aux conséquences imprévisibles.

Un soir, retour d'un déplacement, le pasteur Schliemann appelle son fils, dépose sur la table une monumentale histoire universelle. L'enfant s'assied, les yeux brillants. Il connaît encore la sécurité : Madame Schliemann, gravement malade, demeure quasi- invisible, mais elle repose tout près, derrière le mur où le calorifère ronfle doucement. Sourire de mage, le Pasteur désigne l'ouvrage : » cherche dans les premières pages, je suis convaincu que tu vas trouver ».

Trouver ! le père aurait dû comprendre que le fils attend. Il attend l'image même du mystère de vivre. Le petit s'est statufié : derrière un saccage de femmes éperdues, d'enfants hurlants, de guerriers égorgés, un incendie occupe une double page. La flamme dévore une porte monumentale, assiège les remparts titanesques, monte, coule à l'envers, coule vers le ciel- saisissant symbole où Bachelard voit le temps qui se fait et se garde- et au premier plan, un fugitif loqueteux, roussi, emporte un vieillard sur son dos. Le garçon crie : « C'est Enée, Enée sauvant son père ! Alors c'est Troie qui brûle, Père, c'est Troie ? »

Le pasteur est sommé de répondre. Il ne peut esquiver ce feu qu'il vient d'allumer, il ne pourra l'éteindre même lorsque quelques braises seules subsisteront sous la cendre. Il doit descendre l'Iliade de son rayon, recommencer ce récit fabuleux de dix ans de guerre pour une femme ravie. Mais une question le cloue : « Père, Hélène était-elle aussi belle que Maman ? »

La réponse engage terriblement l'avenir : « Sans doute même plus belle, petit ! »  
Plus belle encore que sa mère ...

Dans l'esprit d'Heinrich, aujourd'hui enfiévré par la fatigue, la douleur des ligaments déchirés, dans sa solitude glacée, les sentiments et les idées constituent une étonnante association- nous pourrions dire en 1971-, une structure reposant entièrement sur l'Œdipe.

L'enfant lit Homère : ces guerriers encombrant la prairie du Scamandre comme les oies et les cygnes battant fièrement des ailes au printemps, l'étrange douceur avant la bataille, la progression des achéens vers les remparts de Troie. Il dévore le temps et la nuit jusqu'à cet instant où, forcé par le sommeil, le front cognant contre la table, il connaît une saisissante fulguration : des guerriers désarticulés se débattent sans un cri, comme des volatiles au cou tranché. Une éclaboussure de sang coule sur les murs cyclopéens. Dans la chambre du Palais de Troie, imprécise, mystique, Hélène règne sur un immense et merveilleux silence.

Ce matin, silencieux aussi, le moulin, comme la mémoire perforée d'un limonaire, évoque sa petite admiratrice Minna Meincke, ferveur de son enfance, aiguillon de son imagination et particulièrement la scène où il lui confie qu'il reconnaissait son visage, ses yeux de houille, sa coiffure en ailes de geai sur le tableau d'un salon ami, représentant l'ancêtre d'une vieille demoiselle Von Schroeder. La petite avait vérifié, reconnu, demandé la signification de cette ressemblance pour recevoir cette réponse propre au fantastique : « il y avait quelqu'un qui était toi, Ninna, avant que tu ne soies née, avant que tu n'existes ! »

Votre compagnie donnait remarquablement la psychologie des profondeurs, Messieurs, je vous laisse mettre en place cette extraordinaire affirmation.

Il y avait quelqu'un avant. Pourquoi n'y aurait-il personne après ? C'est le sens qu'il faut donner à la fuite désespérée du garçon lors de sa sortie du temple lorsque Madame Schliemann s'éloigne à jamais, guidée par les hommes noirs vers un horizon troué et que son fils vient s'effondrer sur les genoux de cette vieille demoiselle, les pommettes brûlantes de larmes pour hoqueter :

« Est-ce qu'on se retrouve, Mademoiselle, cent ans, mille ans après ?...Est-ce qu'on se retrouve toujours ? »

Si l'irruption de la légende troyenne a donné le cadre et les éléments d'une passion, cette interrogation en détermine la motivation profonde.

On pourrait gloser sur l'influence du Pasteur dans l'incroyable tentative qui va suivre. Je la crois réduite. Les rêves que les enfants n'avouent pas sont dangereux. Pour eux-mêmes. Pour les leurs- et je pense à l'inquiétude de mes parents devant ce fils manifestant élan, confiant recul, dérobade en pirouette. Les enfants refusant leur image déterminée de l'extérieur se fuient présents et se cherchent futurs. Si la personnalité qu'ils souhaitent est déraisonnable, inaccessible, ils ferment les yeux...pour mieux la conserver sous leurs paupières. Narcisses, oui ! Mais à la source renversée.

Devant ce sphinx visionnaire, à tête d'enfant accoudé, le pasteur isolé, appauvri par la mort de sa femme, accéda à la suggestion de son frère le Révérend : donner un métier à cet enfant trop vibrant, lui permettre de toujours retrouver un moyen de vivre, ce que sut aussi faire mon père. Pour Heinrich, ce fut le métier de vendre.

Toute la journée, Heinrich a souffert, soliloqué, fabriqué et vendu du schnaps. Pourtant, il n'a pas touché à une goutte d'alcool mais pour l'homme qui arrive dans cette nuit saisissant à glace la plaine fourrée de bruyère, les bouleaux désenchantés et la bicoque d'Huckstâdt, l'épicier, pour Niederoffer, le schnaps est l'ambrosie des misérables.

Niederoffer secoue la porte, hèle Huckstâdt, bégaie une soif renaissante, mendie un schnaps contre un poème, chancelle sur une strophe, glisse, tombe dans...Homère !

Heinrich s'est redressé, douleur neutralisé, frappé, désigné au front ! Les heures qui commencent ruineront l'adolescent mais prendrons des dimensions de cathédrale. Elles se construisent dans une orgie d'alcool pour l'arrivant, de verbe pour le commis. Homère coule d'une bouche gluante, barre de glaives et de crinières le fond dangereux de la nuit. Par la trouée où fuyait la vie pénètrent des héros de sang, de haine, d'orgueil, les parfums des captives et des reines...et part le dernier pfenning du garçon.

Au matin, Heinrich repousse le corps écroulé dans la sciure, ouvre la porte. Le ciel est de porcelaine glauque. Il ne rend pas d'oracle, sinon celui du dénuement, du blâme présent de l'épicier et futur du révérend. L'adolescent se courbe pour rassembler ses hardes, les charge, s'en va.

L'aventure d'Heinrich Schliemann commence.

Il faudrait autant de chants que ceux de l'Iliade pour le conter ; des chants âpres , violents, incroyables.

Schliemann est à Hambourg, ses meilleurs compagnons sont les chats affamés. Il s'embarque sur un brick ; malmené dès sa sortie du port .Le voilier fuit une tempête infatigable qui le rejoint à l'entrée de la Manche où les deux mers s'accordent, dans une gigue épileptique, pour faire éclater le navire. On recueille sur une plage de hollande un naufragé nu, bleui, agonisant .Il n'est pas possible d'affirmer qu'un homme fut traîné plus bas par son destin.

A l'instant de signer sa demande de rapatriement, le garçon fait « non » d'une tête épuisée : son pays n'est plus...n'est pas encore de ce monde.

Un apatride famélique porte les billets d'escompte des comptoirs d'Amsterdam...

Les innombrables ponts, sur les canaux, l'ont oublié...Il ne pesait pas plus qu'une flûte muette. Le brouillard lui accordait à peine la consistance d'un ectoplasme nourri de deux moules et d'une bouillie de seigle. Seul, le gros pilier de l'église anglicane pourrait en parler : à chaque office, il écoutait le prêche, répétait les chants, les prières, plusieurs fois, tenacement...Quelle foi :

Non, il apprenait l'anglais :

L'anglais permet d'écrire les adresses, d'établir les factures, les bordereaux à destination des pays voisins. L'anglais procure le seigle, les moules, le hareng. Avec l'allemand on peut boire du lait, dormir dans un lit individuel, s'employer dans une maison d'import- export qui, curieusement s'appelle Schroder ! Mais avec l'anglais, l'allemand et le français on peut traiter du courrier presque complet de la maison !

La prodigieuse aptitude aux langues du jeune Schliemann vient de se révéler .Il en use ses jours et ses nuits, répète en se rasant, en marchand, en attendant devant le guichet des armateurs. Il en faut si peu pour combler les formulaires de commande et de livraison...

...Si peu ...

« Schliemann »

Schliemann accourt. C'est Monsieur Schroder Soi-même qui appelle. « Schliemann, nous avons oublié, c'est très grave...Dans trois mois, se tiennent les ventes publiques d'indigo à Amsterdam. Les acheteurs russes viendront, mais si nous ne lançons pas immédiatement nos offres. Il faut leur écrire.

- en russe, Monsieur Schroder ?

- Et oui, en russe !

Six semaines plus tard, Schliemann adresse à la maison Maloukine les offres de Shroder. Il n'a trouvé ni professeur, ni lexique mais un livre bilingue, français- russe et un vieux juif

venu de Kiew. Au vieillard hésitant, appointé d'une demi bouteille de schnaps, il déclame jusqu'à deux heures du matin les strophes traduites deux fois, mentalement, en consultant la page voisine. Le titre de l'ouvrage seul lui cause la plus grande difficulté. C'est... Télémaque. !

Télémaque cherchait Ulysse, son père, lequel cherchait sa patrie. Que cherche Heinrich Schliemann ? il vient de s'embarquer pour Saint Pétersbourg. Matveiv, le représentant de la maison Maloutine lui a décrit le marché ruse de l'indigo : renouvelé, infini... ! Schliemann a convaincu Schroder : « Pourquoi vendre aux revendeurs ? Pourquoi ne pas vendre nous-même ? » Monsieur Schliemann comme dit Matveiv, a l'innocence d'un pigeon mais un œil d'Albatros. Il voit très loin ! Et puis en se rendant en Russie, le pigeon de Schroder pourrait s'arrêter au Mecklambourg ? « Il n'est pas encore l'heure » répond l'ancien commis.

Les minutes grelottent avec la clochette du couvent proche de sa petite maison de Saint-Pétersbourg où il aménage son entrepôt et dresse ses fiches. Quel moment prépare les claquements de fouet du cocher de traîneau qui le conduit de Minsk à Viteksk et à Smolensk ? Quelle heure enfin, sonne à toutes les églises de Moscou dorées comme un gâteau tartare, quand il retrouve son confident russe ?

« L'heure de monter ma propre maison de négoce, Matveiv, dont vous serez le directeur!  
- et l'heure de faire un voyage en Prusse, petit pigeon des plaines ?  
- Pas tout à fait, Matveiv. Pas encore tout à fait ».

Le naufragé, qui a vendu assez d'indigo pour bleuir tous les clochers d'Ukraine, calcul attend.

Un matin neigeux, Matveiv trouve son nouveau patron dans un état inhabituel d'apaisement, de rêverie. Son drôle d'oiseau sourit à un rivage invisible.

« Tu es malade Petit Père ?

« Non, mais il va être l'heure. très bientôt. Ayez confiance Matveiv, je vous ferai appeler »

Et bientôt, Matveiv est appelé. Arraché ! Tiré par sa pelisse, poussé par une gouvernante affolée.

Dans la petite maison de Saint Pétersbourg, il ramasse à terre un homme inanimé et une lettre d'Allemagne. Une lettre qui dit « Minna a patienté longtemps, mon cher Heinrich, mais les années s'écoulaient. Il lui a fallu céder à ses parents. Elle s'est mariée il y a quatre semaines... »

Toutes les neiges de Russie tombent sur un naufragé gelé jusqu'au cœur.

Durant des semaines, le malade délire, se débat. Deux mois d'alitement l'amaigrissent, le modifient. Quand il se relève enfin, l'albatros a complètement dévoré le pigeon. Il guette les rumeurs, raflent les journaux. « Matveiv ! Matvieiv, laissez l'indigo à un subalterne et prospectez pour du soufre, du salpêtre, du plomb ! Matveiv il va se déclarer la guerre !

La maison de Schliemann vend soudain tous les produits stratégiques et les cosaques aux tuniques étoilées de boue, les régiments bleus de Carolie descendent vers la Crimée. « La mort présentait son verre » aux vétérans des steppes, aux soldats de Carolie habillés de myosotis mais Monsieur Schliemann lui, trinquait avec la meilleure Société de Saint – Pétersbourg et ne connaissait que les frissons de la verrerie. Monsieur Schliemann était très exactement un profiteur de guerre !

De toutes les guerres ! Après les batailles de Crimée, celles des Etats- Unis qui « emportaient le vent » et criblèrent de dollars l'homme sachant cette loi, énoncé à son second : « une seule femme peut déclencher dix de guerre, souvenez- vous en ! »

Mais il ajoute, le cher perspicace : « Ah, Matvieiv, la guerre est un fléau pour tout le monde : je ne me suis pas reposé une minute depuis des années ! En dix mois, j'ai doublé ma fortune ! »

De quel ordre était donc la fortune de Schliemann ? de l'ordre du colossal, de l'insoupçonnable. Déjà internationale : Banque aux Etats-Unis, comptoirs en Prusse, en

Angleterre, en Afrique, en Chine. De l'ordre des relations princières et quelques fois royales, mais qui laisse lucide, amer, sur un monceau de titres, dans le vent froid de la solitude.

Et c'est un brusque arrêt, auquel personne ne comprend rien. Le milliardaire du 19<sup>ème</sup> siècle se remet aux langues, au grec ancien, inspecte le monde entier, se documente trois ans à Paris. Brusquement repart scandalisé : un fils de rabbin, un fou appelé Offenbach fait jouer « la belle Hélène » comme une jonglerie. Il s'embarque pour ...Ithaque.

Que cherche -t-il, Monsieur Schliemann ? On le sait par la lettre qu'il expédie à un parent le 30 juillet 1869

« Monsieur,

Dans quinze jours, j'ai l'intention de me rendre à Athènes pour y chercher une épouse ; les jeunes filles sont pauvres comme des rats, et c'est là pour moi un énorme avantage .Si je trouve une grecque dont l'âge n'est pas incompatible avec l'espoir d'une descendance et qui, en outre, s'intéresse au grec ancien, à l'histoire et à l'archéologie, je l'épouserai ; mais seulement dans ce cas. Soyez assuré que je n'ai nulle hâte. Dieu soit loué ! En Grèce, il n'y a que l'embarras du choix et les filles y sont belles comme les pyramides d'Egypte ! »

Belles comme les pyramides ; l'albatros suit toujours une trajectoire d'oiseau d'espace.

Il avance, cravache son cheval, souffre le soleil et la soif, mais l'homme de proie se retourne souvent, vers une jeune grecque, Sophia Engastromenos qui « connaît » le grec ancien, s'intéresse à l'histoire et à l'archéologie. Elle sourit pour déguiser sa fatigue, éponge discrètement sa sueur. Monsieur Schliemann en est attendri .Mais tout à coup il éclate : « C'est une hérésie, jamais cette modeste colline de Burnabashi n'aurait pu supporter les soixante-deux salles du Palais, les maisons, la muraille cyclopéenne. » et il éperonne son cheval.

Quand il revient, fumant de sueur, le visage congestionné, son regard impérial triomphe : « Trente-quatre lil y a trente-quatre sources sur 500mètres ! Et il brandit un thermomètre : toutes à 17 ° !

Comment les ânes appelés savants ont-ils pu imaginer que cette colline avait portée Troie. ? »

Car c'est ainsi : Heinrich Schliemann a débarqué en Turquie sur la vieille terre d'Ionie. Heinrich Schliemann cherche Troie ! Pourquoi maintenant ? Comment c'est une épopée mal dessinée...Mais il est là, impatient, armée de l'Iliade, d'un thermomètre, d'un chronomètre, outils nécessaires, mais suffisants, à une nouvelle entreprise : l'archéologie.

Il existe un postulat Schliemann : Homère a écrit et décrit l'absolue vérité. Toute la méthode du chercheur en découle. L'aède de Chios a chanté deux sources : « L'une coule tiède et l'autre file pendant l'été froide comme la grêle, ou la neige, ou le dur cristal de l'eau... ».Il faut les trouver pour trouver Troie. Les trajets journaliers des Achéens entre le rivage et la ville assiégés doivent être éprouvés au chronomètre. Enfin la légendaire poursuite d'Hector et Achille, trois fois autour d'Ilion sera reconstituée par un homme entraîné. Qui, LUI !

Et Schliemann tour à tour devient Agamemnon, Ajax, Achille avant d'être Priam et Hector puis déterminer par cette méthode, au croisement de deux vallées un monticule saisissant, à trois heures de la mer, qui pourrait...pourrait bien ...L'intraitable négociant redevient le passionné de son adolescence, le taciturne méprisant se dégèle en confidences rêveuses.

Un jour, il disparaît ! Sophia le cherche dans la nuit, au pied du Mont Hissarlik, dans la plaine marécageuse de Scamandre.

Elle le trouve enfin, à plat ventre, les bras enfoncés dans la vase, buvant l'eau du vieux fleuve. A l'affolement de la jeune grecque il répond : « j'avais soif ».Elle objecte que cette eau est impure. Il sourit...

« Impure ! l'eau bue, après la bataille, par Ménélas !...

Et il parle ! « Sophia, j'ai gagné tout l'argent que j'ai pu, j'ai parcouru la terre entière pour trouver un pays, un pays à moi...Ce soir, enfin, je sais que c'était ici. Vous pouvez goûter avec moi, c'est l'eau de ma terre Sophia, c'est l'eau de ma vie !.

Le lendemain, d'une seule et immense tranchée, il fait fendre l'éminence d'Hissarlik et il parle d'un berceau d'or...il repère, mesure, jalonne. Un cri l'arrête. Un turc vient de mettre à jour une poterie. Fou d'impatience, d'exigence, Schliemann fait tomber primes, ordres, consignes. On exhume des vases, une arme, un bijou.

L'archéologue remonte, son trésor fougueusement serré contre sa poitrine !dès lors, il n'y a plus de nuit, il n'y a plus de jour. On apporte des lanternes, des tentes, des chaudrons .Un camp s'organise.

La tribu connaît de saisissantes suspensions : toute pioche s'arrête, toute poitrine retient sa respiration. L'extravagant patron, à genoux, gratte de ses doigts de ses ongles...dégage un trépied de métal, une pierre votive. Un feulement, une farouche passion de bête, quasi sexuelle, ébahissent l'assistance. Exténuée, la communauté recommence. Sophia supplie pour un repos normal...

Une nuit criblée d'étoiles, l'évanescence voie lactée, poussière de milliards de kms et de millions d'années, inonde la plaine et les feux dérisoires des vivants de l'Ionie. Alors Schliemann ouvre le livre des morts, demande à sa femme étendue :

« Vous vous souvenez du vieux roi épuisé, venu mendier auprès d'Achille la dépouille de son fils ?Les cils de Sophia répondent affirmativement. Et bien dit l'Albatros, écoutez Homère :

« Le fils de Dardanos, Priam, admire Achille : qu'il est grand et beau ! A le voir, on dirait un dieu. De son côté Achille admire Priam, il contemple son noble aspect, il écoute sa voix. Quand ils se sont longuement complus à se regarder, le vieux Priam, prend la parole :

Donne- moi maintenant un lit au plus tôt, nourrisson de Zeus. Mes paupières, sur mes yeux, ne se sont pas encore closes depuis le jour où mon fils a perdu la vie sous ton bras. »

«Il dit et Achille, aussitôt, ordonne aux captives de mettre un lit sous le porche d'y déposer de belles couvertures de pourpres et de mettre sur le tout des manteaux de hautes laines dont on puisse s'envelopper...Priam s'étend, s'endort et ...la voix du despote mercantile se brise enfin...et Achille prend aux poignets le main du vieillard, AFIN QUE CELUI-CI N'EST PLUS PEUR EN SON AME.

« Afin que celui-ci n'est plus peur en son âme » il semble qu'Heinrich Schliemann, en prononçant cette phrase soit arrivé au seuil de sa vérité qui est bien proche de celle que je voulais vous exprimer, Messieurs, mais demeure aussi la vérité d'Homère : son humanisme essentiel transcendant tragédie, carnage et fatalité.

Schliemann, tremblant, d'émotion, entre dans le dernier chant d'Homère et dans son plein chant, à lui.

Tout, maintenant, est grave, pressant chez l'Albatros redevenu pigeon. Les relevés d'une ville qui se dessine, d'une deuxième qui la supporte, d'une troisième servant de soubassement aux autres. Des corridors, des salles voûtées recèlent des armes brisées, des lampes à huiles, des ustensiles. Hissarlik-Hissarlick traduit en turc :le palais !

Le palais se révèle un énorme fruit de l'histoire et de civilisation. Et un fruit qui s'ouvre...

Une pioche se brise. Les hommes dégagent, sondent ; un bloc, d'un seul jet, en forme d'arc, plonge dans la terre et les gravats. Il est noirci. Sophia crie. Schliemann dégringole. De chaque côté, les vestiges d'une muraille surdimensionnée émergent, et fendillés, calcinés. Schliemann bégaie...La porte de Scée !...Enée ...Enée qui portait...

Comme il doit penser à son père à cet instant, Messieurs, son père angoissé par cet enfant si violemment exigeant. Heinrich frissonne, suffoque : « La guerre de Troie a eu lieu, Sophia ! »

Sophia s'enthousiasme : « C'est votre triomphe, Heinrich ! »

L'homme a perdu sa voix, une bouche soudain étrangère, absente déclare : « Non, c'est le triomphe d'Homère...C'est la seule chose qui compte pour moi. Il existait une ville, il existait

un palais...Homère le savait. Mais dans ce palais, il devait...oui, il devait exister une chambre ! »

Une exigence intime harasse désormais le chercheur. Les fouilles persécutent un insomniaque. Sophia, angoissée, interroge : « Vous ne dormez plus, n'est-ce Heinrich ?

-Si quelquefois, Sophia...mais à chaque fois, je rêve. Presque aussitôt. Et si je m'éveille, le rêve continue devant mes yeux.

La jeune femme s'étonne

Alors Heinrich se confie : « Je parviens à la fin d'une longue galerie et, devant moi, il y a une porte. Sur cette porte, un portrait. Quelqu'un qui vous ressemble Sophia et qui ressemble aussi à une petite fille de mon enfance...Quelquefois aussi ...à ma mère .Je ne crois pas qu'il existe même un ordre d'apparition. Alors, à côté de moi, viens une très vieille dame. Je lui demande sans cesse le sens de ce que je vois. Elle ouvre la bouche mais...ne peut me répondre. Aussitôt je frappe à la porte, Sophia, je frappe !.

Sophia non plus, ne sait que répondre. Et on n'arrête pas de frapper. Dix villes superposées ont été mise à jour : 2000 ans d'histoire inconnue. Des savants reconnaissent Troie : La Troie d'Homère est certainement la 7<sup>ème</sup> ville superposée d'Hissarlik.

Schliemann, mélancolique, se promène sur les ruines. Une excavation assez vaste, presque décorée suspend son avance .Il s'abîme dans la contemplation. Et soudain, un éclair violent allume les yeux de l'archéologue. Il saute dans cette pièce, gratte d'un ongle...Un anneau d'or apparaît. Schliemann s'agenouille, enfonce ses mains, ses bras. Des pierrailles s'effondrent : il retire une coupe en or.

L'archéologue engage tête, buste, fouille comme un chien, chasse les débris entre ses jambes, hurle ! Sophia est pétrifiée. Elle voit surgir des vasques, des vases, d'autres coupes, chaque objet, tout objet en or.

Tout à coup, un bruit d'éboulis.

Les jambes de Schliemann ne bougent plus...si ...Elles tremblent...reculent. L'homme se dégage le front biffé de sang, les doigts,les mains, les poignets chargés de colliers, de bracelets, de diadèmes : « Le trésor...le trésor de Priam ! ».

Sophia n'ose parler. La dangereuse luminescence du regard, la volupté du visage de son compagnon la paralysent. Il remonte, extatique.

Elle veut ouvrir la bouche...

« Ne bougez plus ! » C'est presque un ordre. Un ordre qui fond en sa faveur.

« Je vous en prie, ne bougez plus... »

Et il passe les colliers autour du cou de la jeune femme, engage les bracelets, place le diadème dans ses cheveux. C'est un cérémonial, une célébration, une liturgie.

L'archéologue ; profiteur de guerre, l'Albatros recule. Chaque pas en arrière le ramène à un état antérieur, vers le jeune adolescent acharné, le naufragé bleui. Quand la jeune femme, fabuleusement parée, sertie par cette la lumière d'éternelle jeunesse, devient sur les ruines de Troie, une hallucination achevée par l'éclat de l'or, l'homme vieillissant est redevenu Heinrich.

Alors l'aveu, terrible, bouleversant crève dans sa bouche...

Il dit : Hélène... »

Pour l'enfant qu'il est à nouveau, il chuchote : « Hélène...le portrait, c'était toi... » Puis il ferme les yeux : « Maintenant, je n'ai plus besoin de rien... »

Heinrich Schliemann, enfin, a trouvé son identité.

Henrich Schliemann, enfin, a trouvé son identité.

Je crois qu'au plus profond de nos actes, Messieurs, dans la poursuite de buts répétés, derrière nos tentatives audacieuses, déraisonnables, folles, se dissimule ce besoin d'identité avec un double longtemps cherché..

Ces essais d'expression qui m'amènent devant vous, ce sentiment éprouvant de l'indignité d'écrire, l'ambition intellectuelle que je me refusais et que je taisais donc à mes

parents, ne procédaient pas d'un autre tourment que celui de se besoin vital d'une identité enfin acceptée.

Moi aussi, Messieurs , je vais vous faire un aveu : j'avais seize ans et j'étais un apprenti tourneur, dans cette ville Un jour, je suis entré dans un bureau de tabac, très près d'ici , il y avait un homme devant moi. Son attitude simple, nette, le révélait maître de sa personne, convaincu de son identité, totalement présent à ce monde. Il demanda : « les nouvelles littéraires » j'ai reçu en un éclair, mon chemin de Troie. J'étais bouleversé et désespéré, Messieurs .Il existait des hommes pensant la vie au lieu de la subir, capables de s'informer, d'analyser, d'apprécier, de décider : ce qu'aucune des écoles fréquentées ne m'avait appris.

J'ai quitté le bureau de tabac et mes jambes tremblaient.

Le soir même, secrètement, je prenais un crayon.

J'ai commencé d'écrire parce que les mots n'étaient pas là, ni durant ce soir, ni durant les autres.

J'ai continué parce que je n'arrivais jamais à suffisamment comprendre ni, bien entendu, à suffisamment écrire.

Je crois qu'on ne créé pas pour se distraire, ni pour survivre, mais pour vivre, pour répondre à cette exigence d 'ETRE - Être écrit en majuscules – cette exigence du petit craintif, tourmenté qui demeure en chacun de nous.

Un auteur de la jeune génération, qui « fait » - amis avec quel art- dans le suspense, la violence et le sexe Sébastien Japrisot, déclare à travers un personnage : « c'est facile de tuer, c'est facile de mourir, tout est facile. Sauf peut-être de consoler une minute celui qui est resté enfermé en nous, qui n'a pas grandi, qui ne grandira jamais, qui n'arrête pas d'appeler au secours »

La poursuite de sa vérité fit marcher Schliémann dans le sang mais son parquet resta propre car, pour sortir l'archéologue de ses déterminismes, il luisait dans le ciel nocturne l'eau du Scamandre, une ville perdue, gardée par un verbe miraculeux et deux hommes primitivement effrontés, dont l'un tenait le poignet de l'autre, afin que ce dernier n'ait plus peur en son âme.

J'avais eu déjà le bonheur de vous lire, Messieurs, comment vous m'aviez fait franchir l' Huisne. J'ai compris ensuite que vous aviez fait plus, que vous aviez détourné pour moi le Scamandre et j'ai bu, longuement, sans diplôme, MAIS AVEC VOTRE DROIT, à cette eau de ma vie.

Aujourd'hui – je me méfiais de cette incontinence de cœur mais il me faut vous le dire- aujourd'hui, c'est votre compagnie toute entière qui vient me tenir le poignet, afin que ce garçon au chemin difficile, mais sachant comme Henri Laborit « qu'on ne parle correctement de liberté qu'en triomphant de ses déterminismes », cet enfant enfin n'AI PLUS JAMAIS PEUR EN SON AME.